

CŒUR DE FEMME

*O cœur de femme, urne profonde
Pleine d'un parfum de grand prix,
Que la pitié prodigue au monde
Et qui s'évapore inconnus.*

*Telle, une mer que les orages
Flagellent parfois à dessein,
Un cœur de femme a ses naufrages,
Et des perles d'or dans son sein.*

*Il est des ciels que l'astre enflamme
D'un éclat immuable et sûr,
Et l'amour dans un cœur de femme
C'est une étoile dans l'azur.*

*Comme les ondes souterraines
Jaillissent au choc de nos pas,
Sous la rude étreinte des peines
Cœur de femme ne tarit pas.*

*Il s'entr'ouvre ainsi qu'une feuille
Au premier rayon du flambeau,
Et sur l'image qu'il recueille
Il se ferme comme un tombeau.*

*Tant de cœurs de femmes se donnent
Mais plus d'un ne se reprend pas,
Et tous ses battements pardonnent
Les martyres soufferts tout bas.*

*Le cœur de femme solitaire
Se brise, un soir, silencieux,
Mais, lassé de battre sur terre,
Il aime encore au fond des vieux !*

*L'amour ne quitte pas une âme
Comme l'oiseau quitte son nid,
Car Dieu fit le cœur de la femme
D'une parcelle d'infini !*

ISABELLE KAISER

RÉMINISCENCES

LE DUEL FOURNIER-VIDAL

C'était en l'année 1856.

Il y avait alors, par tout le Canada, comme une efflorescence démocratique et littéraire.

Le libéralisme coulait à pleins bords ; parfois même on le vit extravaser par quelque endroit.

A Québec, surtout, s'épanouissait un réveil vivace et surabondant.

P.-J.-O. Chauveau rééditait *Charles Guérin*, et prenait, par des harangues cicéroniennes, la première place dans notre répertoire national, témoin, son discours au pied du monument Sainte-Foye, élevé à la gloire des braves de 1760, et dont la péroration fut réellement olympique ; le docte F.-X. Garneau venait d'exhumer des bibliothèques d'Europe et d'Amérique les documents épars de nos traditions religieuses et historiques, pour les grouper en un tout harmonieux, d'où sortait, en quelque sorte, le renouveau d'un passé qui nous honore, et qui fut le parchemin, le droit de passage, la pâque de la nationalité canadienne-française ; Crémazie entonnait le chant de *Carillon* et celui des *Morts*, que les connaisseurs comparèrent aux meilleurs stances de Lamartine ; Fréchette, encore au collège, épanchait les premières strophes de *Mes loisirs*, faisant déjà pressentir, dans le poète enfant, le futur lauréat de l'Académie française ; tandis que Ferland, Casgrain, Laverdière, Chandonnet, Langevin, Parent, Taché, Lemay, Eugène L'Ecuier, Faucher de Saint Maurice, sur des terrains divers, offraient à l'avenir, constellé de brillantes promesses, les prémices de merveilleux talents littéraires.

Au forum populaire, Téléphore Fournier, Marc-Aurèle Plamondon, aujourd'hui juge de la Cour Supérieure, Jacques-Philippe Rhéaume, Soulard, ce dernier enlevé à la fleur de l'âge, faisaient retentir l'écho des assemblées publiques d'une éloquence chaude, généreuse, correcte et mesurée.

Telles étaient du public, à cette époque, les idoles préférées.

On vit même, un jour de triomphe électoral, le peuple en délire, promener à travers les rues de la cité de Champlain, à ses vastes épaules, assis sur une chaise,

le sympathique Marc-Aurèle Plamondon, saluant, dans son apothéose, les acclamations unanimes.

Sur un autre théâtre, au sein de notre Assemblée législative, qui tenait alors ses séances dans notre Académie de Musique, Papin, le Danton de la Montagne, charmait l'enceinte parlementaire des accents de sa fougue impétueuse, et jetait dans l'étonnement ses propres amis, par la justesse de son coup d'œil, l'impromptu de ses réparties, sa logique de fer et une argumentation savante et élevée ; Turcotte, le Démophile canadien, avec un geste ample, une stature carrée et trappue, mais grandissante avec la trame du discours, ses apostrophes véhémentes aux ministres, tressaillant sur leurs sièges, donnait à sa pensée un vêtement digne d'elle et de ceux qui l'écoutaient ; Loranger, esprit caustique et prime-sautier, retournait sur le gril son préopinant, le tenait enserré dans les mailles étroites d'une dialectique impitoyable, pour le clouer, ensuite, à son siège, vaincu et désarmé ; Pierre-Gabriel Huot, dont les discours bien écrits et académiques arrachaient à Fabre, rédacteur à *L'Ordre*, de Montréal, cet aveu : "Que son éloquence rappelait celle des premiers rhéteurs du Conseil Législatif français" ; Eric Dorion, que Cauchon surnommait l'Enfant Terrible, prononçait des discours nourris de faits et d'érudition ; Georges-Etienne Cartier, à son siège, coordonnait déjà, dans sa vaste pensée, les éléments de la Confédération canadienne, et Charles Laberge, que ce dernier baptisait du doux nom de rossignol de la Chambre, jeune homme de grande mine, aux manières engageantes, chaussé de bottes à la Napoléon, regard plastique, tête admirable, chevelure ondulante qu'il secouait avec grâce, voix musicale et pleine de coloris, s'emparait d'emblée de son auditoire, réalisant, dans toute sa personne, le type du vrai parlementaire.

Mais voilà que, tout à coup, au milieu de cette flore littéraire et politique une rumeur sourde et qui devint bientôt éclatante fit frissonner tous les cœurs.

Un coup de foudre au milieu d'un beau jour, n'eut pas plus étonné que la nouvelle d'une rencontre en champ clos de deux sommités du monde intellectuel.

Téléphore Fournier, un des collaborateurs du *National*, journal publié en cette ville, et Michel Vidal, rédacteur au *Journal de Québec*, après avoir échangé leurs cartes, devaient bientôt descendre sur le pré.

Au cours d'une polémique acerbe, engagée depuis quelque temps entre ces deux publications, une expression vague, tombée de la plume de M. Plamondon, mit le feu aux poudres.

De là la levée des boucliers.

Or, un bon matin, sans que personne s'y attendit, arriva au bureau du *National*, où se trouvaient les trois collaborateurs, MM. Fournier, Huot et Plamondon, le capitaine Kirth, rédacteur au *Mercury*, un vrai capitaine, portant le beaudrier, chamarré, médaillé et droit comme une lame, mais dénotant dans ses manières le type du parfait gentilhomme.

Il venait de la part de M. Vidal réclamer des explications.

N'ayant pu obtenir satisfaction absolue, la rencontre fut acceptée incontinent de part et d'autre.

On choisit le pistolet pour armes de combat.

M. Nelson, avocat, qui écrivait aussi au *National*, fut chargé aussitôt de s'entendre avec l'adversaire sur le lieu, le jour et l'heure de la lutte.

Restait à décider lequel des trois collaborateurs irait se mesurer avec Vidal.

M. Plamondon, auteur de l'article en question, brigua le périlleux honneur de représenter la *National* sur le terrain.

Huot et Fournier refusèrent de se rendre à son désir.

—La rédaction, soutenaient-ils, est une et solidaire. On tira donc au sort.

Celui-ci favorisa Fournier.

Et il fut décidé que les adversaires se rencontreraient à la ligne 45me.

Les préliminaires aussitôt connus se répandirent comme une traînée de poudre à travers notre ville.

Dire l'émotion créée par ce défi, est impossible.

L'inquiétude était à son comble.

Dans les salons, les clubs, les salles de conférences,

à l'Institut canadien, dans les couloirs du Palais, et jusqu'au sein de la classe ouvrière, à Saint-Roch, on causait de l'affaire.

Quelque chose de macabre flottait partout, plus lourd que l'air.

Et les heures s'écoulaient mélancoliques, dans l'attente du tragique événement.

Fournier, l'orateur populaire, le jurisconsulte éminent, le politique sans peur et sans reproche, allait-il succomber dans l'arène ? faudrait-il couvrir d'un voile de crêpe une carrière si belle et déjà si enviable ?

Et chacun de plus, songeait aux familles des deux duellistes.

Foyers remplis d'allégresses, hier, désormais silencieux et mornes comme la tombe, qui demain, peut-être, s'ouvrira ! Horizons sans borne du désespoir, épouvante de l'aïeule à cheveux blancs, douleurs sans nom des fils désolés, frères berceaux où reposent de petits êtres roses, sans crainte de la fatalité blême qui plane à leurs rideaux de lin !

Chambre nuptiale de l'épouse, si lumineuse et si belle autrefois dans la rectitude des serments prêtés, et maintenant sans ordre, sans couleur et sans voix !

La prière au pied du Dieu de toute miséricorde et de tout apaisement, restait seule au cœur de ces infortunés si brutalement menacés par la fatalité des armes.

Toute proportion gardée, la France d'alors traversait un renouveau littéraire et politique semblable au nôtre.

C'était alors la fleur de Mai d'une nouvelle école littéraire.

On devisait à grands coups entre classiques et romantiques ; les uns évoquant les ombres de Racine, de Corneille et de Bossuet, les autres la renommée magistrale et déjà assise de Chateaubriand, de Lamartine et de Victor Hugo.

Victor Cousin, Guizot, Villemain, rendaient à la Sorbonne les oracles d'une érudition savante et philosophique.

Theirs, Manuel, Casimir Périer, à la tête d'un groupe resté célèbre, donnaient à la tribune parlementaire le spectacle de luttes chevaleresques.

Et ce fut au milieu de toutes ces belles choses de l'intelligence et de l'esprit, que la mort prématurée de Carrel jeta comme un lugubre sanglot.

Il nous fallut donc, à l'instar de la génération de 1830, ployer le genou devant l'inconnu, l'inexorable.

* *

De leur côté, Fournier et Vidal, avec Nelson et le capitaine Kirth, leurs témoins respectifs, eurent une nouvelle entrevue.

Et tous quatre, une bonne nuit, sans en parler à personne, mystérieusement, sous des habits d'emprunt, traversèrent à Lévis, où ils se séparèrent, prenant des routes différentes, pour ne pas donner l'éveil.

Rendez-vous fut pris pour Sherbrooke.

Partis à pied, il fallut monter en voiture à quelques lieues de là ; le ciel s'était rembruni, la foudre grondait et la pluie battante rendait les chemins boueux et impossibles.

Au bout de trois jours, nos quatre voyageurs se rencontrèrent, vers le soir, dans une hôtellerie, à Sherbrooke, où l'on se décida, harassés de fatigue, perclus des jambes, à passer la nuit.

Mais, vers trois heures du matin, alors que nos deux duellistes divisaient, en rêve, sur l'issue de la course aventureuse, trois rudes coups, frappés à la porte du garni, réveillèrent l'hôtesse, et deux limiers, dépêchés de Québec par la justice, lui demandèrent si, depuis la veille, elle ne donnait pas le couvert à quatre touristes, qu'ils lui dépeignirent de pied en cap.

Sur sa réponse affirmative, les officiers de police réveillèrent nos prétendus touristes et opérèrent leur arrestation, en bonne et due forme, leur enjoignant de fournir caution le lendemain, avec promesse, sur parole d'honneur, de ne pas se battre dans les limites du Canada.

Le lendemain, gai comme pinson, l'heureuse caravane reprit le chemin de Québec, mais cela n'empêchait pas que Fournier et Vidal entretenaient toujours